

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 2

Artikel: Le banc des pouilleux
Autor: Mathys, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827295>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le banc des pouilleux



Nous publions ici le second texte de la série des mémoires de ce siècle. L'événement qui a marqué votre vie prendra sa place dans une livre réunissant les récits publiés ici.

Je me souviendrai toute ma vie du professeur de zoologie que j'eus en deuxième année du collège, celle qui précède la matu, la plus difficile aux dires de certains élèves qui la redoublaient. Il s'appelait Henri Lagotala. C'était un doux dingue, une sorte de farfelu cradingue et névrotique dont le débraillé vestimentaire contrastait avec la tenue plus classique des autres membres du corps enseignant.

Il est vrai que son allure négligée avec son chapeau crasseux, sa moustache noire mal soignée, l'éternel mégot qui pendait au coin de ses lèvres et le journal «La Suisse» qui dépassait de la poche gauche de son veston prêtaient le flanc aux rumeurs les plus invraisemblables qui couraient sur son compte. On prétendait que s'il était bizarre, c'était parce qu'il avait attrapé les fièvres en Afrique où il avait séjourné pendant quelques années et qu'il serait devenu à moitié fou pour avoir été contraint de manger de la chair humaine dans le pays des cannibales avant de réussir à se faire rapatrier; qu'il avait en horreur, on ne sait pourquoi, certaines couleurs dont le jaune et qu'il avait une manière bien à lui de corriger les épreuves de ses élèves.

La salle de cours qui lui était dévolue se trouvait tout au fond de la cour du collège, à gauche. C'était une salle très sombre, poussiéreuse, dont les bancs et les pupitres en bois

étaient disposés en gradins. Lorsque nous avions leçon de zoologie dans cet antre peu avenant, dès que la cloche sonnait, nous nous y engouffrions bruyamment. Le professeur Lagotala entraînait dans la classe le dernier et commençait son cours en l'émaillant de remarques et de piques à l'égard de ceux dont il sentait une baisse d'attention. Sa manière de juguler le chahut latent consistait à envoyer à une place à l'écart des autres dans le coin le plus sombre de la salle les éléments perturbateurs. Il l'avait appelé le «banc des pouilleux» et ne se privait pas d'y expédier les élèves qui portaient des noms de famille en vue dans la République.

— Gérardi, Zosso! Au banc des pouilleux! Ouste!

Cela nous faisait rire tout en soupirant intérieurement ne pas être la prochaine victime, mais la plupart des bannis ne se sentaient pas humiliés par cette punition. Au contraire, c'était pour eux un jeu, un divertis-

sement et une leçon sans exil au banc des pouilleux eût été à leurs yeux incomplète.

Puis Lagotala poursuivait son exposé sans se donner la peine d'articuler et nous avions toutes les peines du monde à comprendre ce qu'il disait et à prendre des notes, car il marmonnait des mots barbares en mâchouillant son éternelle chique. Cette année-là, nous devions étudier les invertébrés, des amibes aux gastéropodes en passant par les céphalopodes et autres lamellibranches dont il esquissait les formes sommairement sur le tableau noir.

Comme je m'inquiétais de ne pas arriver à suivre, un de mes camarades me dit:

— Ça n'a pas d'importance, mon vieux, ne t'en fais pas, car il paraît qu'il corrige les épreuves avec un ventilateur. Il place les copies sur son pupitre, il met en marche le ventilateur et c'est la copie qui vole le plus loin qui a la meilleure note!

A la fin du semestre, il y eut un contrôle, le seul, qui déterminerait la note du semestre.

J'avais tenté de retenir le plus que je pus, j'avais révisé mes notes et, quand les questions apparurent sur le tableau noir, je m'efforçai en élève appliqué, d'y répondre le plus complètement possible. Cette partie des sciences naturelles qui m'avait valu des notes excellentes les années précédentes et qui était importante dans le calcul de la moyenne générale ne m'avait jamais causé trop de soucis, aussi, lorsque le professeur Lagotala donnant le résultat de l'épreuve la semaine suivante m'annonça que j'avais obtenu un 2, je fus atterré.

Je demandai à voir ma copie et qu'il m'explique quelles fautes j'avais commises, mais il n'accéda pas à ma demande et les copies ne furent jamais rendues. J'en parlai à ma mère qui demanda un rendez-vous auprès du directeur du collège,

Monsieur Zöller, pour lui exposer le cas. Celui-ci la reçut aimablement et lui promit de faire une petite enquête; finalement, ma note fut remontée à 3 sans pour autant que je susse pourquoi, car les épreuves, malgré son intervention, ne nous furent jamais restituées.

Dès lors, ce ne fut pas sans appréhension que j'entrai dans la salle de zoologie. J'avais une peur bleue d'être envoyé par représailles au banc d'infamie, au banc des pouilleux, terme qui mettait mes camarades en joie, car il évoquait les paumés, les ratés, les clochards et les gueux et comme mes parents étaient de condition modeste, cette condamnation n'aurait fait que renforcer mon complexe d'infériorité. Dieu soit loué, cette humiliation me fut épargnée; je ne fus jamais envoyé au banc des pouilleux.

A l'épreuve du deuxième semestre, j'obtins la note 5 sans autre explication. J'avais l'impression que le hasard m'avait été plus favorable, mais ma note, conforme à ma moyenne habituelle, n'était en rien due au résultat de mes efforts.

Cette année-là, ma moyenne générale ne fut pas suffisante pour que j'obtinse un certificat, mais suffisante tout de même pour passer en première. En 1953, j'obtins mon certificat de maturité sans trop de problèmes.

C'est à partir de cet incident que je me mis à douter de l'honnêteté des gens, de l'utilité du zèle et de la valeur de l'effort. Cela m'a marqué longtemps dans la suite de ma carrière.

Par une étrange ironie du sort, l'année suivante, en recevant le livre des Annales du collège, j'appris par un article la nouvelle du décès de ce maître peu ordinaire, au début des vacances. Ses collègues le savaient gravement malade depuis des années et la mort l'avait frappé. J'y vis un signe de la justice divine.

Bien sûr, dans ma vie d'homme, j'eus à subir d'autres échecs, d'autres injustices. J'étais très jeune alors et très naïf.

Maintenant que je suis arrivé à l'âge de la retraite, je m'insurge toujours avec autant de virulence face à l'injustice lorsque je suis confronté à la vilenie de mon prochain. Peut-être que dans l'esprit de ce professeur y avait-il un zeste de provocation et voulait-il nous apprendre à nous, jeunes bacheliers, que ce n'est pas aux plus méritants, aux plus studieux ou aux plus zélés que vont forcément les premières places.

Vu sous cet angle, son objectif pédagogique fut pleinement atteint. Néanmoins, il a laissé une tache indélébile, comme une meurtrissure, à mon cœur d'enfant.

Jean Mathys

Votre histoire nous intéresse

Au cours de votre vie, vous avez certainement vécu un événement extraordinaire, qui fait partie de la mémoire de ce siècle. C'est à ce titre qu'il nous intéresse.

Racontez cet événement particulier, qui a marqué votre vie. Décrivez cet instant, cette heure, ce jour de votre existence sur quatre pages A4. Puis, envoyez votre récit à la rédaction de «Générations». C'est une façon de transmettre votre expérience aux générations à venir. Alors écrivez-nous ou téléphonez-nous. Votre tâche sera rémunérée.

**Rédaction de «Générations»,
case postale 2633, 1003 Lausanne, tél. 021/ 312 34 29.**